

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges CATTAUI

Serge Barrault, poète et historien de la chrétienté
française

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 45-47

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

SERGE BARRAULT

poète et historien de la chrétienté française

— « Ne reniez pas l'immortalité de l'âme, la sagesse de Dieu, la grandeur de la vie, l'ordre qui se manifeste dans l'univers, la beauté corporelle, l'amour de la famille, le mariage, les institutions sociales », c'était là — qui le croirait ? — le programme de Lautréamont repent, de Maldoror enfin revenu des éloquentes blasphèmes et des imprécations où sa muse s'était trop longtemps complue, et opposant maintenant « les vérités immuables et nécessaires qui font la gloire des nations aux jongleries et contorsions des Grandes Têtes Molles » du XIX^e siècle, de ceux qu'il appelait encore : « les Mamelucks-des-Rêves-d'Alcool ». Or, ne pourrions-nous pas dire que ce programme d'une poésie saine, salubre, sociale est précisément celui que s'est fixé Serge Barrault ? De Verlaine à Loys Masson, les poètes catholiques ne manquent pas en France. Faut-il nommer ici les Alphonse Retté, les Germain Nouveau, les Gabriel Vicairé, les Max Jacob, les Luc Estang, les Patrice de la Tour du Pin ? Mais, parmi ces poètes, dont beaucoup furent des convertis, combien en trouve-t-on qui auraient pu dire avec Péguy : *Je ne travaille pas dans le péché ?* Serge Barrault est un de ceux-là.

Et d'abord, c'est un homme qui n'a jamais cessé de croire, qui n'a jamais cessé de vivre avec le Christ, de vivre dans le Christ. C'est ensuite un chrétien qui ne rougit pas d'être « bien-pensant », d'être patriote, d'être un citoyen fidèle au sein de la cité. Et l'on sait que la cité temporelle à laquelle il appartient de par toutes les fibres de son cœur, c'est cette vieille cité qu'ont fondée, il y a mil quatre cent cinquante ans, à Reims, sur les fonts baptismaux de saint Rémy, le Sicambre Clovis et sa pieuse épouse Clotilde de Genève. Car, étant historien, étant médiéviste et géographe en même temps que poète, Serge Barrault aime à remonter aux sources mêmes des choses. Il nous a donc donné, dans son essai sur *Sainte Clotilde, reine de France*, une des plus belles pages

qu'ait inspirées à l'un de ses fils obéissants la Fille Aînée de l'Eglise. C'est ce même amour des plus authentiques traditions de la Gaule chrétienne qui devait conduire Barrault à célébrer le siècle, trop souvent calomnié, du Grand Monarque et l'époque, non moins méconnue, que vient de vivre la France ; car, en dépit des négations et des nihilistes, le siècle de Catherine Labouré (canonisée hier), de Bernadette, de Mélanie, de Thérèse Martin, d'Elisabeth de la Trinité, le siècle d'Ozanam, de Liebermann, des Ratisbonne, de Charles de Foucauld, mérite bien le nom de « Sainte France Contemporaine ».

En Serge Barrault, d'ailleurs, le poète, l'historien, le chrétien et le Français ne font qu'un. Il suffit de lire son *Grand Portail des Morts* ou son *Désir des Collines Eternelles* pour s'en rendre compte. C'est toujours la même voix calme, lente, maîtresse de ses inflexions, qui s'exprime dans l'un et l'autre poème. Et si le premier évoque la puissante statuaire du Porche Royal de Chartres, le second fait songer aux exquis miniatures de l'école parisienne dont sont enluminés le *Livre d'Heures* du Duc de Berry ou le *Roman de la Rose* de la collection Amy Lullin, à Genève.

Car Serge Barrault n'hésite pas à aborder les plus grands sujets avec cette même ingénuité de regard qui faisait le charme des imagiers médiévaux et des enlumineurs. Dans son évocation, encore inédite, du Paradis Terrestre, il ressemble aussi peu au Péguy *d'Eve* qu'au Hugo de la *Création de la Femme*, au Van Leberghe de la *Chanson d'Eve*, au Milton du *Paradis Perdu*. Plus encore que Péguy, c'est le poète conjugal et paternel célébrant la fraîcheur et la grâce nubile des jeunes filles avec la même délicatesse que la tendre féminité de celle qui, née du sommeil de l'homme et de son flanc, est pour Adam tout à la fois une fille, une sœur, une épouse, une amie.

On voit que l'un des plus rares mérites de Serge Barrault — ainsi que l'a si bien mis en lumière Henriette Charasson¹ — c'est la patience avec laquelle, faisant fi des engouements ou des modes précaires, il sait attendre

¹ Au cours d'une Conférence donnée à l'Aula de l'Université de Fribourg pour célébrer les vingt-cinq années de professorat de Serge Barrault dans cette Université.

son heure — cette heure qui semble enfin venue. Etant historien, Barrault possède le sens du passé : non pas seulement de l'écoulement des choses, mais de leur durée intérieure et de leur présence réelle. C'est pourquoi le moindre objet évoqué par ses chants suffit à faire surgir un univers fabuleux. Il découvre entre les choses éloignées de secrètes liaisons. Il n'est pas seulement le peintre attentif et précis des forêts, de la mer, des champs et des cités, il est celui dont la vision demeure par dessus tout une contemplation symbolique du ciel antérieur. Dirigeant vers ce monde inconnu notre regard religieux, il transfigure l'univers, auquel il impose un ordre, une cohésion qu'on peut appeler « classiques », puisqu'en dépit de la singularité de sa vision poétique, chaque objet incanté devient un témoignage universel. L'idée incarnée en des formes multiples devient pour l'âme une source de délectation.

Comme les imagiers médiévaux, Serge Barrault nous révèle, nous découvre une Beauté que la foi tient encore « charmée ». C'est ainsi qu'un aimant mystérieux l'attire vers les villes et leurs architectures, (N'est-il pas le cousin de cet éminent historien des arts qu'est Louis Hautecoeur ?) Il chante donc

*... clochers, tours, palais et maisons
Lys de pierre que l'homme extrait avec la lyre.*

Et sur ces pierres ouvragées, le poète sait parfois faire tomber le vêtement d'une neige maternelle et mariale :

*O plume de divines aigles
Estompant le profil des règles...*

Ainsi, cette poésie si fortement incarnée semble cependant avoir pour mission de tourner notre regard vers une Présence impossible à rejoindre humainement, vers le Désiré des Collines Eternelles, On voit que ce chantre franciscain — et qui doit tant de grâces au Petit Pauvre d'Assise — conçoit la poésie comme une collaboration de l'amour des choses et de la pensée religieuse : par là, cet artiste chrétien nous enseigne que l'art le plus haut est fait de renoncement, car le poète n'est pas là pour jouir de ce monde, mais, à l'imitation du grand Patient qui nous libère, pour en porter dans sa chair l'épine douloureuse.

Georges CATTALU